

3 MUSICORAMAS

Ils nous gâtent ! "Ils", ce sont les gens de l'Olympia et d'Europe N° 1 qui se chargent d'organiser les Musicoramas. Trois de plus à leur actif, les lundis soir swinguent vraiment, à Paris. On vit, en l'espace d'un mois, de quoi satisfaire beaucoup de monde : les petites voix blanches des Beach Boys (16 juin), la grande voix noire de Richie Havens (23 juin), et la guitare rouge de Chuck Berry (7 juillet)... Celui que l'on voyait pour la première fois ne fut certainement pas le moins bon des trois...



beach boys

« Rencontrer Paul Revere et les Raiders, m'avait-on dit, cela vous intéresse ? » Comme les attachées de presse de CBS sont bien gentilles, j'avais dit oui. Qui connaît Paul Revere, en France ? Personne, ou presque. Lui et ses Raiders sont pourtant de très, très grosses vedettes aux USA (mais qui connaît les Charlots aux USA ?), le seul groupe de rock (ou prétendu tel) à avoir son show télévisé, audience nationale, chaque semaine. Tout cela, me direz-vous, n'est pas garantie de bonne musique... et vous aurez raison. Je suis donc allé assister à la répétition qui précédait leur première apparition en France, ai bavardé cinq minutes avec Paul Revere et dix minutes avec le chanteur du groupe, Mark Lindsay. Ils font du hard rock, disent-ils, et leur musique n'est pas du tout destinée aux teenyboppers, contrairement à ce



Les Beach Boys.

que prétendent certaines mauvaises langues (dès les premières notes, j'ai su que je ferais partie de ces mauvaises langues). Ils disent aussi qu'ils jouent ensemble depuis six ans déjà, et un doute quant à leurs qualités de musiciens m'effleure l'esprit lorsque Mark Lindsay (en fait, le vrai leader du groupe) se lève au beau milieu de la conversation pour aller signaler à ses petits camarades que ça ne serait pas plus mal s'ils voulaient bien accorder leurs instruments! La question essentielle resta pourtant sans réponse jusqu'au soir : pourquoi les Raiders, qui occupent depuis six ans les premières places du hit-parade américain, ne sont-ils pas plus connus en Europe, Angleterre comprise (ce qui supprime déjà l'excuse de la langue)? Manque de promotion, disent-ils... La vraie réponse nous fut donnée dès leur première chanson sur la scène d'un Olympia correctement rempli. Rockers aseptisés, cheveux pas trop longs et jolis petits costumes (rose pour Lindsay, avec jabot de dentelle et escarpins rouges!), ils ne font peur à personne et font penser, le talent en moins, aux Beatles des débuts. La musique est à l'image des boys, gentillette, innocente et dépourvue de toute trace de swing en

dépit d'un assez bon batteur. Lindsay annonce chaque morceau avec la même plaisanterie : « Ce titre a été numéro 1 aux USA, mais en France... rien ». Imaginez Claude François sur la scène du Fillmore en train de s'étonner du peu de succès de ses chansons aux USA! Les Raiders firent la preuve que tout ce qui est américain n'est pas forcément bon, et qu'ils ne sont que de pâles continuateurs de groupes du genre Dave Clark Five ou Manfred Mann. C'est cela, la musique des Raiders : du rock à la sauce guimauve, un rock dont on a soigneusement raboté toutes les aspérités et éliminé toutes les scories susceptibles d'effrayer la jeunesse américaine, la bonne, la vraie. Il n'est pas question de sexe, ni de politique, ni de condition sociale; juste je t'aime, tu es partie, reviens, méchante. L'absence de mélodies est, de plus, un élément très remarquable (à part deux ou trois titres tels que « Let me » et la merveilleuse chanson de Jim Webb, « Hymns from the Grand Terrace », que Mark Lindsay a bien du courage de reprendre après Richard Harris), en regard du prodigieux succès américain des Raiders. On sait que le public anglo-saxon s'attache plus volontiers au rythme que celui d'Europe,

mais de rythme il n'y en a pas non plus dans la musique de nos petits jeunes gens. Alors ? La réponse tient peut-être tout entière dans cette réflexion de Paul Revere : « Les boys ont de mignonnes frimousses, c'est pour cela qu'ils plaisent tant aux très jeunes et que le groupe est le plus photographié des USA. Mais nous faisons du hard rock ! » Ben voyons...

Les petites américaines.

Les Beach Boys, on connaît. On connaît tellement que le problème, en ce qui les concerne, est exactement inverse de celui des Raiders : on sait qui ils sont, on sait ce qu'ils font, on sait que l'on ne sera pas surpris. Ni en bien, ni en mal. La encore, de la musique pasteurisée et désodorisée, mais d'une autre qualité tout de même que celle du groupe précédent. Ah! ce fut un Musicorama vraiment tranquille, familial, sans bousculades, au cours duquel on put une fois encore vérifier la théorie selon laquelle une vedette attire un public qui lui ressemble. Celui de ce soir-là était bien différent de celui des Mothers, qui était lui-même bien différent de celui de



Mayall, etc. Seule constante : moi !
Cinq Beach Boys : Mike Love, géant roux, barbu et bientôt chauve, l'allure, dans son peignoir de bain blanc, d'un touriste anglais promenant flegmatiquement ses coups de soleil ; Dennis Wilson, chemise à fleurs derrière sa batterie ; Carl Wilson, garçon de plage bien nourri, costume blanc et chaussures idem, guitare au poing ; Al Jardine, avorton minuscule et pâlot, bien caché derrière une autre guitare ; Bruce Johnston enfin, plus souriant que deux candidats à la présidence, papillonnant de l'orgue à la basse, et de la basse au piano.

La chaîne des succès, tous y passent, et cela fait un petit quelque chose d'entendre de nouveau ces chansons gentilles, pleines de mer, de soleil et de sable que sont « Sloop John B. », « California Girls », « Get around » ou « Barbra Ann ». Du vrai travail de professionnels, chacun chante à son tour et très joliment, il y a des cuivres derrière, et c'est la seule nouveauté. Le public (beaucoup de petites Américaines frétilantes de bonheur qui battent des menottes et mouillent leurs pantiers roses en hurlant de joie) reconnaît les chansons, il est content, les Beach

Boys sont contents de voir que le public est content, et moi je suis content parce que tout le monde est content. La vie est belle, oubliez vos soucis grâce aux Beach Boys. C'est aussi cela, après tout la fonction de la musique. Plus d'orchestre, ils sont quatre autour du micro, qui chantent en chœur, des feux de camp plein les yeux. C'est faux, d'accord, mais tellement sympathique... On applaudit. Quelques extraits du dernier album (20/20), dont le bon vieux « Cotton fields » enlevé de main de maître par le minuscule Jardine, dressé sur la pointe de ses chaussures blanches. Un solo de piano parfaitement fade de Bruce Johnston, qui a remplacé son sourire par le masque grave du virtuose. On applaudit. « Good vibrations », très chouette, magnifique alliage des voix et thème splendide (dont un chanteur français s'est récemment « inspiré », suivez mon regard). On délire. L'apothéose sera une jam sur « Johnny B. Goode », avec la participation des Raiders. Les petites Américaines s'évanouissent par paquets dans des mares de pipi. C'est fini. L'espace d'une heure, j'ai revécu mes vingt ans. Ah ! que le temps passe vite... — PHILIPPE PARINGAUX